

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
A LYON

44, Rue de la République, 44
BOITE DANS L'ALLÉE

VENTE EN GROS

1, Rue de Jussieu, 1
et chez tous
les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER
Rue Confort, 14

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



RÉDACTEUR EN CHEF

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

France. Six mois 5 fr. Un an 10 fr.
Etranger, port en sus.

Les manuscrits non insérés seront voués
à un feu d'artifice spirituel

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



DES FOURS

Le Conseil municipal a reçu cette lettre :

« Messieurs,

« J'ai appris que la taxe soulevait à Lyon de grandes difficultés. En souvenir des bonnes relations que j'ai eues avec la ville, j'ai l'honneur de me mettre à votre disposition.

« Je le suis, vous le savez, très aptes à organiser des fours. »

CAMPO-CASSO

ÉPITHALAME

En forme de centurie

Après festin, rapt, puis guerre intestine,
Rude combat, en champ clos, quoiqu'à nu,
Point d'assistants, blessure clandestine,
Fille damnée, et le vainqueur vaincu.

L. F.



NOS MITRONS

Y vont bien, les gônes, y z'augmentent leurs miches juste quand l'ouvrage deminue. Ça a pas de bon sanque! Ecoutez donc, l'ouche depuis tantôt un an est pleine rasibus et faut que se serre le ventre même de pain, vous voulez que les pauvres cavets fassent clinquaille.

J'sais ben que vous ne gagnez pas rien gros, que les mauvaises affaires vous emboucaient aussi dans le pétrin, pisque vous n'êtes trop nombreux, bientôt y aura autant de mitrons que de troquets, de troquets que de comptoirs, de comptoirs que de bars et de bars que de cafards. Vous vous faites tort les uns aux autres, vous cuisez pas des masses et faut que vous rattrapiez sus nos boyes ça qui manque dans vos tiroirs à escalins.

Oh! je suis trop raisonnable pour pas dire que vous êtes pas de matrus négocierants. Mais, nom d'un rat, faut que nous vivassions aussi, nous autes, et avé vot' système de renchéri; vos miches à fesses, la famine va nous tordre le cou comme à de pillots, ça fera pas un pli.

Mais dame! ceusses qui mangent à la fin des fins se fâcheront tout rouge quasiment. Y z'ont exprimé les sentiments de leurs instincts à leurs conseillers municipals. C'est bon, qu'ont rébriqué ces z'élus qui ont la science confuse, on va rétablir la tasque.

Dam' la tasque c'est pas tout à fait la liberté. Et nos mitrons gueulent, grincent, piaillent, on croirait des veaux qu'on estrangouille. Ils se disent qu'on respecte pas la liberté du commerce. Pour ça c'est vrai, on la respecte pas. Mais, le gendarme qui met ses griffes sur l'épaule d'une particuyère la respecte pas non plus. Si les boulangers comprenaient que c'est pas le moment de faire des gros bénéfices et de remplir le cuchon aux pruneaux, on en serait pas arrivé là! C'est eusses que sont les pus coupables. Y z'ont pas eu la patience d'attendre que la farine augmente pour augmenter leurs pains, on s'est fâché: ça se devait, disez-voir le contraire.

La brioche c'est une denrée nécessaire; y a pas, s'agit pas de pigoune de gormandises, ni de chiquer de pleines bassines de gratons, de crustandelles, de retailles de gigot, de gras-double, de paquets de couaennes et de béatilles, s'agit de pain, non d'un rat! c'est pas trop demander pour se caller les joues et se gonfler la basane.

A faire leurs têtes voilà ce que les mitrons vont gagner: à ce que la tasque revienne. On dit qu'ils vont faire crève. Ah! pour le coup ça serait pas risible, mais y a la consolante; des boulangers ont déjà prévu le coup: ils ont promis qui ferront de la brioche. Je pouillie pas trop autrement, je serais pus tranquille, voyez-vous, les gônes de Lyon avalant leur langue en place de pain.

Hardi, les mitrons, faites du pain, pas trop cher, que tout le monde vive, ou gare. Parait que nos papas ont commencé leur tarabusement en accrochant à des lanternes des tas de cognards de mitrons un peu trop rapaces, nous sont devenus doux comme des colombes, mais pourtant faut prendre garde, parait que les colombes enragées c'est pas bon.

Enfin, on n'a de si drôles de z'idées, quand on crève de faim, qu'on d'jeune en se serrant les boyes, qu'on dine avé de gratons, de curailles de pommes et de chérons de raves et qu'on soupe en piquant une romance dans son pucier.

JEAN GUIGNOL.

LES ASSASSINS ANGLAIS

La tête d'Olivier Pain est mise à prix, M. Hugonnet doit être content: M. Edmond Lepelletier doit être ravi. Cinquante lires, *sisty pounds*, pour la tête de notre compatriote Olivier Pain, c'est pour rien. L'Angleterre n'est

pas généreuse, elle aurait pu donner le double, le triple même; l'homme qui a accompli ce tour de force unique, d'entrer dans le camp du Mahdi, valait qu'on évaluât sa vie à plus de quinze cents francs.

L'Angleterre liarde, l'Angleterre est au-dessous de sa réputation. Elle a l'habitude de jeter des assassins aux trousses de ceux qui la gênent. Ça ne lui réussit pas toujours. Ainsi Gordon est mort assassiné par les émirs du Madhi dont il avait estimé la tête, Olivier Pain ne tombera pas entre les mains des coupe-jarrets postés sur la route de Sa-Kyeh-el-Alb, par Sa Gracieuse majesté britannique. Mais si cet événement s'accomplissait, nous pourrions riposter en coupant le cou:

Au colonel Willoughby, occupé en ce moment à pacifier Tananarive;

Au capitaine anglais, élève de Woolwich, qui conduit les Chinois de Tuyen-Quan;

Aux instructeurs anglais des Hovas et des Annamites; enfin, à tous ces prétendus reporters qui suivent les opérations — dans les rangs ennemis — et nous desservent à qui mieux mieux dans leurs dépêches.

Mais nous nous en tiendrons là, car c'est aux révolutionnaires irlandais à mettre à prix la tête des gens qui ont l'habitude de ce lâche procédé.

COGNE-DRU.



LA

BLESSURE D'HENRI DE PÈNE

Les conservateurs viennent de célébrer l'anniversaire du 22 mars; ce jour-là, en 1871, place Vendôme, à Paris, les bataillons de l'ordre furent aux prises avec les bataillons fédérés. M. H. de Pène, rédacteur au *Gaulois* se trouvait parmi les combattants, une balle facétieuse se logea juste dans..., vous l'avez deviné.

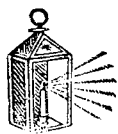
C'était une singulière façon de recevoir la mort en face. M. de Pène se plaignit, le major l'examina, très surpris de ne voir aucune blessure. Cependant, je l'ai reçue, disait le blessé. Pas possible, disait le chirurgien, elle aurait fait un trou.

En balle paresseuse, elle ne se donna pas ce soin.

Les Fédérés connaissaient l'auteur de ce brillant fait d'armes. On lui décerna l'aiguillette de premier tireur.

Enfin, les royalistes crièrent à la providence et virent dans ce trou de balle le doigt de Dieu.

CLAUQUE-POSSE.



COMÉDIE

« Connaissez-vous le baron de Crac?... Avez-vous entendu parler du célèbre comte de Munchhausen?... Vous souvenez-vous de Don Quiblague?.. »

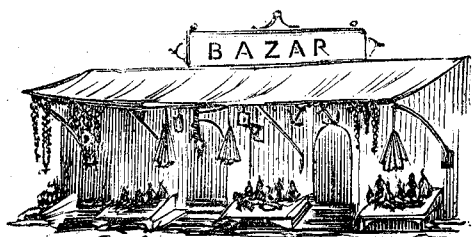
« Mais, au fait, vous connaissez peut-être Andrieux : ça peut suffire. A lui seul, il incarne l'illustre trio. Pour vous en convaincre, nous n'avez qu'à parcourir les *Mémoires d'un préfet de police* publiés par la *Ligue*, le journal d'Andrieux. »

Qui parle ainsi? la *Comédie* de M. Ponet.

« La *Comédie politique*, dans maintes circonstances, a émis l'avis que les journaux anarchistes étaient des journaux de la police. Elle ne se trompait donc pas, pas plus qu'elle ne se trompait quand elle soutenait que les cartouches de dynamite déflagrant ici ou là avaient été placées par les mains de la police, et M. Andrieux aujourd'hui lui donne raison. »

Il s'agirait de s'entendre. M. Andrieux est-il oui ou non, le baron de Crac?... Si oui, son affirmation n'a aucune valeur, et la *Comédie* est très mal venue à s'en targuer.

GNAPRON.



LE MUSÉE GUIMET à Paris

Musset était catholique, il ne détestait pas les dieux Lath et Nésu. Tartack et Pimpocau lui semblaient sans réplique. Il aimait Bidi, Parabavastu, Kichatan; Khoda lui paraissait un bon sire; mais il haïssait les cagots et les cuistres, qu'ils servissent Pimpocau, Mahomet ou Vishnou. Il aurait haï certains de nos édiles, cuistres ou cagots servant plus mal leurs dieux que leurs intérêts.

Un gône de Lyon, qui s'enrichit à deviner l'importance du bleu dans les arts industriels, s'en alla, sa fortune faite, sous les cieus, dont l'irréprochable indigo lui rappelait le commerce prospère. Il visita la Chine, l'Inde, le Japon, le Thibet, entra dans les pagodes, marchanda les dieux acroupis, les idoles aux bras multiples et trouva des Judas qui, pour trente deniers et plus, lui livrèrent des Jésus d'avant Jésus-Christ.

Il collectionna ainsi les bons dieux et les mauvais, toute la batterie de cuisine des religions primitives; les vases en forme de tortue, les brûle-parfums contournés en éléphants, et ces lampadères mystiques, où se rencontre déjà, si loin du bel Alphonse et si longtemps avant le faubourg Montmartre, l'alliance intime de la grue et du chandelier.

Il est vrai que Vénus se nommait Ta-Pé.

Divinités en bronze, en faïence, en grès, en bois, il confondit dans un seul amour : le védisme, le brahmanisme, le bouddhisme, le jaïnisme, le confucianisme, le taôtisme, le shintoïsme, et ne fit qu'un lot des dieux divers. Il leur construisit de ses deniers, non plus un temple, mais un musée, en quoi il offensa fort le primat des Gaules, qui eût préféré voir ces idoles au fond du Rhône que sur des étagères, étiquetées, classées, cataloguées, offertes à la curiosité du passant, éloignant toute idée de piété, nous éveillant des idées de comparaison.

Le musée Guimet, situé dans un parc charmant ouvert aux amoureux, ne tentait que de rares promeneurs. On lui préférait les allées ombreuses, les bancs de verdure, les pontes aussi douces que

fatales; on dédaignait ses lotus pour les violettes et ses Bouddhas ventrus pour les Sylvains rieurs. On continuait, sans le savoir, l'œuvre primitive en entrelaçant, sur l'écorce d'un arbre, par là devenu aussi sacré que le Bô, des cœurs saignants et des noms de baptême.

M. Guimet pensa alors faire don à Paris de son olympe oriental.

Paris ne pouvait qu'être flatté du présent. De telles richesses ne se trouvent point tous les jours sous les pas d'un conseil municipal. A cette offre, nos élus eussent dû rédiger, en beau style, une adresse de félicitations.

Outre les statuettes du culte, le donateur offrait des porcelaines d'Arita, de Yokohama, de Tokio, de Soma, de Nagoya; des faïences d'Ovari, de Banko, de Kioto, d'Avadzi; des vieux Chine des trois familles : bleue, verte et rose. Le Lyonnais était fondé à se dire qu'on accepterait son legs par acclamation.

Il s'en est fallu de quatre voix qu'on le repousse.

L'intolérance religieuse, comme Vishnou, exerce son pouvoir sous des formes diverses, au Conseil, elle s'incarna dans les deux extrêmes. Ici, rouge, là, blanche, mais blanche ou rouge, c'est toujours l'intolérance, étroite, mesquine, aveugle. Il n'y a pas, à l'Hôtel-de-Ville, de Curé que dans la droite. L'intolérance a ses images, ses chapelles, ses bannières : sa maison n'est pas au coin du quai.

Ce musée Guimet ne lui dit rien qui vaille; elle l'anathématise en latin ou en argot. Idolâtrie, dit l'un, superstition, répond l'autre. M. Cochin le repousse parce qu'il croit et M. Cattiaux, parce qu'il ne croit pas.

Les élus de l'autel sont quasi logiques. Ils défendent les intérêts des imagiers de la rue Saint-Sulpice. Ils redoutent la concurrence et tiennent à ce qu'on ignore que sur les bords du Gange, des potiers firent des Brahmas, nés d'un lotus fleuri au nombril de Vishnou, qui valaient les Eves nées d'une côtelette d'Adam que moulaient les enlumineurs des bords de la Seine.

La foi s'embrouille à créer parmi les statuettes peintes et confond, sans grand-peine, le fils de Mayâ avec le fils de Marie. Rien ne ressemble plus à une idole qu'une autre idole, le triple Vêda aux Evangiles, et l'Aryani-Satyani au Décalogue. Les prêtres de la fleur de lys sont dans leurs rôles en décrivant les Sonyasis de la fleur de lotus.

Mais, surpris par les avatars de l'intolérance, on se demande pourquoi des hommes, qui ne font point commerce de religion, cherchent querelle à des boutiques religieuses fermées pour cause de fin de bail. Un esprit dégagé de toute urgence ne pourrait, il semble, que trouver du piquant à rapprocher de Jésus Çakya-Mouni. S'il en est des religions comme de la noblesse, et que la vie sacrée soit la plus ancienne, voir le védisme traiter de haut le catholicisme et lui demander des droits d'auteur. Pour un libre-penseur qui ne ferait pas de ses doutes un dogme, il serait agréable de corriger le Pentateuque avec les Brâhmanas.

Le musée Guimet est le musée des superstitions : c'est vrai, mais ces superstitions sont l'histoire du monde. La civilisation qui se perd dans la nuit de la légende, est sortie de l'œuf d'or déposé au sein des eaux catholiques. La religion est une superstition, mais la religion est la tige du monde poétique et les édiles les plus farouches descendent en droite ligne des prêtres possédant la science et distribuant la sagesse.

A travers tant de siècles, beaucoup on perdu la science et distribué si largement la sagesse qu'ils n'en n'ont pas même gardé pour eux. Mais prêtres, ils le sont toujours. Il leur arrive même d'en porter les insignes, ainsi le docte M. Cattiaux se distingue de sa tribu par un chapeau montagnard aux larges ailes. Il y a quelque mille ans, il eût été Ka-Tio et eût porté le rham-mouri, la coiffure non moins ba-

roque des shintoïstes. Tous les chapeaux sont dans la nature. C'est pourquoi M. Amouroux, qui fut chapelier, devrait pardonner aux bonzes des réunions publiques de ce temps-là, de ne pas couvrir leurs chefs de ce bonnet phrygien, qu'on jette si aisément par dessus le pont de la Concorde, une fois qu'il a introduit son homme à la Chambre.

L'opposition de gauche n'a pu taire sa jalousie; puis de mauvais plaisants ont dû insinuer au vieux Chabert, dont la barbe blanche, en pointe, fait penser aux mascarons japonais, qu'il existe sous le règne de Hoang-Ti, et fut patiemment sculpté, voilà quatre mille ans, dans une racine de santal. Quant au citoyen Vaillant, pour lui, nul doute n'est possible : il se retrouve, sans se l'avouer, dans la trinité brahmique : il est Çiva, avec cette différence que Çiva ne détruisait que pour reconstruire.

Les terribles athées de la Montagne municipale iront, sans doute, faire un tour au musée, au risque de se reconnaître dans ces bouddhas, si complaisants pour leurs nombrils, ils rencontreront Kong-fou-Tsiu et seront très surpris d'avoir affaire à un philosophe un peu plus voltairien que Voltaire et savant jusqu'à déclarer qu'il ne savait rien. Leur promenade leur réserve d'autres découvertes. M. Ruel, qui redouta que l'article de Chine ne fit un tort sérieux à ses articles de Paris, quoique peu ouvert à ces sortes de choses, avouera de lui-même qu'il y a bazar et bazar, et que donner au peuple les moyens de s'instruire tous les jours, vaut une distribution de pommes de terre-réclame tous les hivers.

Les dieux orientaux sont, du reste, des dieux charmants. Ils se firent peu la guerre, un bon sourire plisse souvent leurs bouches. Vishnou et Brahma ne se regardent pas en chiens de faïence ou de porcelaine, mais bien comme doivent se regarder les augures. On les tiendrait pour des dieux tout à fait à la mode, à les voir se prendre si peu au sérieux.

Enfin, l'intolérance en sera donc pour ses avatars, et M. Desprès pour un mot qui ne s'oubliera pas, les rieurs cruels étant gens de mémoire. Nous verrons d'où partit la religion de Yû, prototype de la nôtre. Nous verrons la même fable engendrant les mêmes dieux; les vérités d'hier prêchées par les prêtres « vêtus de ciel » qui ressemblent tant aux vérités d'aujourd'hui; et tous les croyants diront *Scita hum!* comme nous disons : ainsi soit-il ! Nous reconnaitrons Satan sous le masque de Yemma et ce n'est pas sans joie que les intransigeants blancs apprendront que le génie du mal s'appelait Marâ.

Nous verrons enfin, sous des images d'un autre style, notre propre image et nous conclurons avec la douce philosophie de Jaïns, que le monde est un serpent couché qui se mord la queue.

OCTAVE LEBESGUE.



ON N'ENTEND PARLER QUE DE FOURS

La justice détient Pel depuis si longtemps qu'elle croit de son amour-propre de ne pas le relâcher. Ce criminel, dont on cherche encore le crime, met le parquet sur les dents. Les magistrats peuvent chanter comme dans les *Cloches de Corneville* qu'ils ont perdu leur tête et leur perruque.

On tient à démontrer que Pel est un assassin. On s'occupera plus tard de savoir qui il a assassiné. L'essentiel c'est de s'en débarrasser en lui coupant le cou. On va lui persuader qu'il a fait disparaître sa bonne : tant pis s'il la trouve mauvaise. Pel sera le guillotiné par persuasion.

L'habitant de Montreuil possédait chez lui un poêle-cui-

sinière. On suppose que c'est à l'aide de ce poêle qu'il a fait disparaître ses victimes, sur le nombre desquelles on n'est pas fixé. Une idée lumineuse a traversé le cerveau du parquet. On a construit un four pareil à celui de Pel, on s'est procuré un vrai cadavre; et l'on a ouvert la *Cuisine bourgeoise*... « coupez en petit morceaux, faites revenir à petit feu, et servez chaud. »

Au bout d'une heure, ces messieurs les savants se sont aperçus avec stupéfaction que le cadavre étoit rôti à point. Le premier cordon bleu venu leur en eût appris tout autant. Depuis cette repoussante opération, ils ne se tiennent plus de joie. Puisque leur macchabée a été flambé, Pel l'est aussi.

Ce moyen de démontrer la culpabilité des gens est au moins folâtre. De ce que l'on a pu cuire un monsieur dans le fourneau de Pel, cela ne prouvera pas que Pel ait cuit quelqu'un. Nous possédons tous plus ou moins des fourneaux, nos ménagères y grillent ordinairement des côtelettes de mouton. Si les mêmes fourneaux peuvent griller nos ménagères, nous voilà dans de jolis draps.

Nous ne pourrions plus nous servir de couteaux: ça tue; ni d'oreillers; ça étouffe. Et de ce que l'on a trouvé, hier, sur le trottoir un individu tué d'un coup de talon dans le ventre, on va bien sûr mettre en état d'arrestation tous ceux qui ont des pieds.

Pour les perspicaces personnages préposés à la répression du crime, on peut-être l'auteur d'un méfait, si l'on possède l'instrument qui, le cas échéant, eût pu servir à accomplir un méfait pareil. A ce compte-là, le premier viol impuni inquiétera la moitié la plus barbe du genre humain, sauf, évidemment, les mâles de la trempe de Lebon, capables de détourner de sa destination primitive l'instrument du délit.

Maintenant que l'incinération d'un cadavre a été faite en quelques heures, l'instruction est bien plus avancée, on va en faire savoir le résultat à Pel qui ne manquera pas de dire: « Je vous félicite en tant que novateur hardi, d'avoir enfin appliqué la crémation. Il y a assez longtemps qu'on la demande. »

On a pour la première fois pratiqué la crémation. Comme on l'a vu, c'est une chose aisée, à la portée des plus bêtes; sans effort, les magistrats instructeurs y arrivent.

Le fourneau Pel est appelé à rendre de grands services; il est le modèle en réduction du bûcher de Sardanapale que notre morose civilisation réclame. Nos magistrats ne peuvent y voir autre chose. Ou alors, comme la culpabilité de Pel est encore à démontrer, ils devront s'avouer que leur fourneau est un four.

GNAFRON.



A UNE DAME

*Sous ton bonnet, en hiver, chaque soir,
Je l'aperçois, glissant sur le trottoir.
Comme un fantôme éveillé dans la brume...
— Tu dis tout bas, au passant qui s'enrhume,
Qu'un bois bien sec brûle dans ton boudoir,
Et qu'il n'a rien qu'à tirer son mouchoir...
Or, ce disant, dans l'ombre, ton œil noir,
Comme un cigare étincelle et s'allume
Sous ton bonnet.*

*Mais si le sot a le front de vouloir,
Il apprendra ce qu'on gagne à s'asseoir
A ton foyer nourri par le bitume,
Car il perdra — pigeon qui se déplume —
Plus de cheveux que l'on n'en saurait voir
Sous ton bonnet.*

LA PROTECTION

Nous n'avons pas fini. On impose la viande. Henri IV voulait que son peuple pût mettre la poule au pot le dimanche. Vœu stérile, je l'accorde, mais qui partait d'un bon naturel. M. Méline pense au peuple aussi, mais en mettant un impôt sur son pot-au-feu.

Il a obtenu des ruraux un droit de 25 francs par tête de bœuf. Ce droit ne profitera guère aux paysans, on l'a démontré maintes fois, mais il profitera aux acheteurs de bestiaux et ce sera aux ouvriers à payer la différence. Le boucher n'y perdra rien. M. Méline a calculé que la livre de viande reviendrait à un centime plus cher seulement.

Un centime ne signifie rien; dans la vente au détail: il deviendra cinq centimes.

Bien mieux encore, il servira d'argument à l'étalier qui vendra trois ou quatre sous plus cher, sous prétexte qu'on « a mis des droits sur la viande ».

Que dire? Que faire? Boulangers et bouchers s'entendent comme larrons en foire. Le consommateur pauvre paiera le prix demandé ou se serrera le ventre.

Les façons diminuent, les vivres augmentent: il y a entre ces deux faits place pour l'inanition. Le ministre de l'agriculture s'en moque. C'est en vain que les députés les plus modérés, mais ne représentant aucune farine, lui ont montré la sottise, la cruauté, l'inanité de sa politique économique; c'est en vain que son collègue des finances a qualifié son moyen d'expédient illégal, il s'est trouvé une majorité d'herbivores pour le suivre.

Gros meuniers, agriculteurs calés, toucheurs de bœufs ont voté le droit sur la viande. Qu'en découlera-t-il? La cherté de la vie, qui provoque la cherté de main-d'œuvre. Mais l'arrêt du travail, qui fait les demandes plus nombreuses que les offres, ne permettra pas de rétablir l'équilibre. La faim se fera plus hideuse qu'elle n'est encore. M. Méline devrait savoir pourtant quelle conseillère c'est que la faim.

Mais il ne sait rien, ce grêle ministre. Il est arrivé là, poussé on ne sait par qui, ni comment. Peut-être par la franc-maçonnerie dont se moque Andrieux qui jadis la courtisa. En loge, si nos souvenirs sont exacts, il ne s'occupa jamais d'économie sociale; ses discours roulaient sur des thèses d'une philosophie facile, à la portée du premier élève de rhétorique.

Le Quatre-Septembre en fit un adjoint brouillon, perdant la tête pour un rien, assez accessible, disant: oui à tous, ce qui le fit passer pour bienveillant. Il chercha sa voie et cultiva la carotte avant de la récompenser. Le voilà ministre. Il s'est entouré de conseillers pris aux champs; de paysans en habits noirs; ils sont arrivés à lui faire confondre les intérêts de quelques agriculteurs avec les intérêts de l'agriculture.

Il plaide à la tribune de pitoyables causes apprises par cœur. Il défend son département en aveugle, s'imaginant, de très bonne foi, tant son esprit est court, qu'il fait quelque chose pour les paysans. On lui crie qu'il affame les villes, il le nie; au fond, il se l'avoue, mais il estime que c'est aux villes qui n'ont plus de sacrifices à faire à se sacrifier pour les campagnes.

Si encore le sou de l'ouvrier des cités allait à l'ouvrier de la terre, les plaintes seraient moins vives, mais il n'en est rien; le bonhomme qui peine à piocher son lopin, à élever sa vache, ne vendra pas un liard plus cher son blé ou sa bête; c'est le marchand de bestiaux qui gonflera aux dépens et du paysan et de l'ouvrier la ceinture de cuir où s'entassent les louis d'or.

M. Méline, avec l'inconscience de l'incapacité, trahit ceux qu'il croit servir.

Le pain augmente, la viande augmente, la colère augmente.

CHAMPEVERT.

LE DERNIER MOT

La Chambre a eu le dernier mot alternatif, puisque le budget de 1885 est définitivement voté par le Sénat; mais ça n'a pas été sans tiraillement, et le conflit n'est qu'ajourné. La Chambre a mis les pouces pour plus d'un million qu'elle a donné aux chanoines, et M. Jules Ferry a dû verser des torrents d'éloquence sur ses obscurs blasphémateurs. Il a fait risette au Sénat; il l'a flatté dans son amour du Concordat et, quoique père de l'article 7, de jésuitique mémoire, a juré ses grands dieux qu'il était partisan du contrat léonin, œuvre d'un pape et d'un despote.

Après cet acte de contrition, le Sénat ne pouvait pas boudier et le budget a été voté.

La Chambre ne se réjouit que modestement; si elle a le « dernier mot alternatif », le Sénat s'est bien gardé de causer qu'il avait, lui aussi, des « opinions successives » et que s'il a voté, il n'a pas abdiqué ses prétentions. C'est un cap doublé. Mais à chaque budget, la manœuvre périlleuse recommencera.

Ces chinoïseries sont les fruits des travaux du président du Conseil. Il a passé son temps à rêver des replâtrages constitutionnels. On en voit les résultats: une Chambre qui s'aperçoit de la façon particulière dont elle a été roulée à Versailles et qui essaie de réagir; un Sénat qui sait ce que valent les révisions, et se trouve gaillard d'avoir passé dix jours dans le palais du Roi-Soleil.

Nous assisterons donc, chaque session, à des petites comédies réjouissantes dans le goût de la dernière qui a failli s'éterniser. Les deux Chambres se feront des concessions réciproques et modifieront leurs opinions du jour au

lendemain. Ce sera la négation continuelle des principes immuables, mais le triomphe des principes alternatifs.

Les officieux se glorifient d'un succès de quelques voix, mais leur victoire ne crée pas même un précédent. Chacun s'est dit: « Pour une fois, passe! » Ce sera à refaire la fois prochaine.

On envoie des députés à la Chambre, on les retourne, on les palpe, on les flaire, et l'on se flatte qu'ils feront quelque chose. Ont-ils l'occasion de se débarrasser des liens qui les gênent? ils n'en font rien. Ils restent sous la puissance du Sénat et en arrivent à se croire audacieux s'ils diminuent de cinquante centimes le traitement d'un archevêque. Les stériles discussions du budget ont accouché de cette niaiserie. Les ministériels hurlent: victoire, parce que le Sénat a contresigné leurs désaveux. Il ne leur faut pas grand'chose pour faire des lauriers.

D'autant mieux que le confit existe comme par le passé: conflit entre les députés et les sénateurs, conflit entre le peuple et ses députés. M. Jules Ferry veut — tout haut — que le dernier mot alternatif reste au suffrage universel; le peuple ne comprend rien à ses subtilités et entend que le dernier mot — sans épithète — ne reste pas à d'autres qu'à lui.

CADET.

Victor Hugo factieux

«... Un arrêté municipal, imposé au maire par le sous-préfet, vient d'interdire à Mme Agar, qui est de passage à Bastia, de réciter l'ode de Victor Hugo: *Mil huit cent onze*... »

Vous vous dites que ce petit filet a été découpé dans un journal datant de quinze ans au moins. Détrompez-vous, c'est dans une feuille d'aujourd'hui que nous avons lu, en nous y reprenant à deux fois, ce stupéfiant écho.

Ainsi, le sous-préfet de Bastia, ce sous-préfet de la République ne permet pas d'interpréter une ode qui nuit à la gloire du neveu.

Victor Hugo est proscrit de la Corse comme il le fut jadis de la France. Un fonctionnaire de M. Jules Ferry date ses arrêtés d'avant le 4 Septembre. Que va faire M. Emmanuel Arène?

Ce député demande ou fait demander la révocation de M. Trébois, accusé de tourner au rouge; demandera-t-il la révocation de M. le sous-préfet de Bastia qui tourne au vert?

GNAFRON.

AUX JEUNES (1)

*Au milieu d'une tourbe ignoble d'endormis,
O jeunes! dressons-nous, nous qui veillons sans trêve!
Dans notre âme bouillonne, écarlate, la sève,
Si le labeur nous a charnellement blémis.*

*Laissons la tête haute et le chapeau mal mis,
Jaillir de notre front le volcanique rêve,
Et, semblables au flux éternel de la grève,
Déferler nos accords, ô mes braves amis.*

*Piétinant la jeunesse immonde d'impuissance,
Eperdus glorieux, nouvelle renaissance,
Rafraîchissant d'azur notre achevèment,*

*Les yeux remplis d'éclairs, les rires exaltés,
Etreignant notre Laure à l'amour véhément,
Courons nous ébaudir aux fêtes poétiques!*

JEAN BLAISE.



On cause de la petite Jane H...

— Elle est bête, c'est possible: mais enfin, je la gobe...

— Parbleu, comme une huitre!

X

La comtesse de Follavesne a été surprise en conversation intime avec un ami du comte.

— Et moi, s'écrie Gontran, qui pensais que la comtesse était un dragon de vertu...

— Dites plutôt: une vertu de dragon!

(1) Les *Symptômes*, préface de Clovis Hugues, Dentu, éditeur.

Un mot entendu aux obsèques de Vallès :
Comme le cortège arrivait au bout du faubourg Saint-Germain et débouchait sur le quai, un citoyen s'écria :
— C'est le soleil du pont d'Austerlitz.

CHRONIQUE DU POULAILLER

GRAND-THÉÂTRE

La saison d'opéra touche à sa fin : encore quelques jours et notre excellente troupe va se disperser laissant la place à leurs confrères de l'opérette. Le public s'empresse à chaque dernière et les couronnes pleuvent sur la scène du Grand-Théâtre. Lundi on donnait *les Huguenots* pour la dernière fois ; la salle était bondée des fauteuils au quatrième galeries. MM. Massart, Queyrol et Berardi, M^{mes} Leslino et de Villeraie ont été acclamés comme d'habitude et tout eût été pour le mieux sans cet incident qui nous a privé du cinquième acte. Fort heureusement l'affaire n'a pas tourné au tragique et notre sympathique falcon en a été quitte pour la peur.

Mardi, 31 mars, clôture de la saison d'opéra.

Ce soir, jeudi, spectacle extraordinaire au bénéfice de l'Œuvre des fourneaux de la Presse. Le programme seul de cette soirée suffirait pour faire salle comble alors même qu'il ne s'agirait pas d'une œuvre de bienfaisance. Le premier acte de la *Dame Blanche* permettra d'applaudir notre excellent ténorino, M. Hyacinthe, dans un rôle qu'il a souvent joué à Bordeaux, avec un brillant succès, le second acte de *Faust* nous permettra, grâce à l'obligeance de M^{me} Linse qui accepte le rôle de Marthe, d'entendre le quatuor du jardin tel qu'il aura été rarement chanté sur notre scène ; le second acte de *Sigurd* étalera toutes les merveilles de ses cinq transformations féeriques, les *Noces de Jeannette* seront pour M^{me} Jacob un triomphe, dont son triomphe de l'an dernier dans ce joli petit chef-d'œuvre nous est un sûr garant et enfin, avec le quatrième acte des *Huguenots*, nous applaudirons une des plus belles scènes que colore la superbe voix de M. Berardi et et le duo où Massart a peut-être trouvé ici son plus brillant succès.

Nous ne pouvons que féliciter, dès aujourd'hui, tous les artistes qui contribueront au succès de cette magnifique soirée, de leur dévouement et de leur obligeance qui, du reste, nous étaient déjà bien connus.

Félicitons aussi M. Dufour qui a mis à la disposition des organisateurs la salle du Grand-Théâtre ainsi que tout son personnel. La recette sera certainement fructueuse.

La Société des artistes musiciens de Lyon (411^e Société de secours mutuels), donnera son grand concert annuel au Grand-Théâtre, le dimanche 29 mars, à une heure et demie.

M. Couard, président de la Société, n'a rien négligé pour faire de cette fête une solennité musicale de premier ordre.

Avec toutes ces attractions de premier ordre, la salle sera trop petite pour contenir les amateurs de musique, et tous ceux qui tiennent à donner une marque de sympathie à la société si intéressante de nos musiciens lyonnais.

Il s'est assuré le concours de M^{me} Montigny-Remaury, une de nos grandes virtuoses du piano.

MM. Massart, Berardi, Queyrel, Paravey, M^{mes} Leslino, Jacob, de Vère, Millie chanteront dans cette représentation.

Nous remarquons encore MM. Aimé Gros, directeur du Conservatoire ; Alexandre Luigini, notre premier chef d'orchestre ; Forestier, et M^{mes} Monnier et Forestier, pour la partie instrumentale.

CÉLESTINS

Le Théâtre des Célestins tient en ce moment un fort joli succès qui promet de durer quelque temps : *Clara Soleil*, la nouvelle comédie de MM. Gondinet et Sivrac a pleinement réussi et comme pièce et comme interprétation, deux conditions nécessaires pour assurer la vitalité du succès. Il serait difficile de raconter clairement et en quelques lignes toute cette série de joyeux quiproquos, de situations impossibles qui se déroulent pendant ces trois actes.

Belliard et Demey ont fort bien rendu ces deux types de Duplantin et Bavolet ; ces jeunes mariés vertueux qui n'attendaient que l'occasion pour se lancer sont bientôt subjugués par les attraits de Clara Soleil une étoile d'opérette.

Bavolet enlève la diva et arrive à Nice dans l'hôtel où débarque sa propre femme ainsi qu'un oncle de la chanteuse. On comprend la situation du malheureux mari d'autant plus que sa femme, irritée de se voir prendre son nom par une Clara Soleil, se déclare elle-même être Clara Soleil, et doit chanter dans un concert qu'organise M. de Saint-Lubin, un gommeux sur le retour, fort drôlement rendu par M. Mercier.

Le troisième acte se charge de débrouiller toute l'affaire et de rendre les maris à leurs femmes ; la fin est bien un peu précipitée, mais la situation était si compliquée qu'elle ne pouvait être autrement.

L'interprétation est bonne, je le répète. A côté de nos trois comiques, il faut citer M. Simon-Jalabert dans le rôle d'Oscar de Méridol, un cousin de Bavolet, et M. Dalbert dans le fameux oncle Roland de Premaillac qui convient parfaitement à son tempérament.

Du côté des dames, M^{me} Délia s'est fort bien tirée du rôle de M^{me} Bavolet qui cependant n'était pas dans ses attributions ; M^{me} Billon est excellente dans le type de l'habileuse, malheureusement l'ingénue qui remplace momentanément M^{me} Simon-Jalabert est loin d'égaliser le talent de cette dernière ; quant à M^{me} de Villers, qui jouait Clara Soleil, elle a toujours cette diction absolument détestable qu'on lui connaît.

ALCAZAR

RUE DE SEZE

Tous les dimanches et lundis soirée dansante. Samedi, dernier grand bal paré et masqué.

CIRQUE PLÈGE

COURS DU MIDI

Tous les soirs, à 8 heures, grande représentation par tout le personnel de la troupe.

Les jeudi et dimanche, représentation supplémentaire, à 3 heures, tout aussi complète que celle du soir.

CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à 8 heures, grande représentation par tout le personnel de la troupe.

Les jeudi et dimanche, représentation supplémentaire à 3 heures, tout aussi complète que celle du soir.

THÉÂTRE GUIGNOL

PASSAGE DE L'ARGUE

Tous les soirs, à 8 heures, représentation variée, terminée chaque soir par le *Cheval de Bronze*, grande parodie en cinq actes.

POLYTE DU PLATEAU.

Le Rédacteur-Gérant : FERRIEUX.

Lyon. — IMPRIMERIE NOUVELLE, rue Ferrandière, 52.

LES RR. PP. PRÉMONTRÉS

DÉPOT GÉNÉRAL : RONZIÈRE & C^{ie}, droguistes, 12, rue Tupin, Lyon

Envoi franco contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat poste

Pharmacie du Bât-d'Argent, rue du Bât-d'Argent. — Casimir, 83, avenue de Saxe, et dans toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel

ont trouvé le moyen de guérir les
par l'emploi des Dragées à base de Valériane de zinc et
des principes actifs du *Quinquina*, préparées par BAIN,
pharmacien-chimiste. — Prix : 3 francs.

Migraines
Névralgies
Névroses



ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS

ÉMISSION

de 2.000.000 de Billets d'une LOTERIE

Autorisée par arrêté ministériel du 24 Mars 1884

au profit de la Caisse de secours et Pensions de retraite de l'Association.

400.000 FRANCS de LOTS

Déposés à la Banque de France, payables en espèces

DEUX TIRAGES

1^{er} TIRAGE 12 MARS 1885

1 Gros Lot de..... 50,000 f.

1 gros lot de..... 25,000 f.

2 gros lots de 10,000..... 20,000 f.

2 lots de 5,000..... 10,000 f.

10 lots de 1,000 fr..... 10,000 f.

30 lots de 500..... 15,000 f.

200 lots de 100..... 20,000 f.

246 lots formant..... 150,000 f.

Les Billets qui gagneront à ce 1^{er} tirage concourront également au 2^e tirage

SECONDE ET DERNIER TIRAGE

1 Gros Lot de..... 100,000 f.

1 Gros Lot de..... 50,000 f.

et 246 autres lots formant 250,000 f.

Au total 493 Lots formant le Ci quième du Capital émis, soit 400,000 francs.

On souscrit en envoyant espèces, chèques ou mandats-poste à

M. Ernest DEFFE, Secrétaire général du Comité de la loterie,

26, r. Grange-Batelière, Paris.

Le Billet 1 f.

HERNIES

Dès qu'une hernie existe, dit le professeur Malgaigne, il n'y a pas seulement infirmité plus ou moins douloureuse, il y a danger et même danger de mort, puisque des complications diverses peuvent éclater, puisque d'un moment à l'autre la hernie peut s'étrangler. Les statistiques ont démontré que la population des hernieux disparaît quatre fois plus vite que la population ordinaire, qu'après soixante quinze ans il meurt sept fois plus de vieillards hernieux que d'autres. Il est temps que les chirurgiens se décident à donner toute leur attention à cette branche de l'art trop longtemps abandonnée aux fabricants.

Pour répondre à cet appel du maître, le docteur Choffé, ancien médecin de la marine, a publié un *Traité de Hernies* qui est un guide précieux pour les personnes atteintes de cette affection. Il y décrit avec beaucoup d'autorité la nature de la hernie, ainsi que les complications auxquelles elle donne lieu ; il y expose en outre la méthode de traitement qui lui est personnelle et qui lui donne depuis des années le si brillant succès. Dans l'intérêt de nos lecteurs nous avons obtenu du docteur Choffé qu'il enverrait gratuitement son ouvrage à tous ceux qui en feraient la demande par l'intermédiaire. Ecrire quai Saint-Michel, 27, Paris. Ajouter 30 centimes en timbres-poste pour les frais d'envoi.

ON DEMANDE

UN PLACIER

Visitant les Négociants de Lyon

Pour renseignements, écrire au bureau du journal, 44, place de la République.

AUCHINOIS

PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence

50 pour 100 de rabais

depuis 18 centimes le rouleau

Rue Centrale, 14, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois.

PEIGNES OBERT

Chez les Coiffeurs et Parfumeurs

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

GÉOGRAPHIE & DES VOYAGES

COMPRENANT :

la description physique, politique, etc., de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe ; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux, renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME :

Dans la 1^{re} livraison une carte de la Cochinchine et du Tonkin

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

VIE FRANÇAISE

COMPRENANT :

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc.; en général, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France. Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME :

La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. Grévy, la 2^e celui de V. Hugo, d'après Bonnet.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

ON TROUVE à la pharmacie des Terreaux : 9, Lyon :

Sachet préservatif du choléra..... 1 f.
Vinaigre phénique, toilette..... 0 75
Acide phénique parfumé..... 0 75
Phénol parfumé..... 0 75

REMBOURSEMENT des ACTIONS du CREDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

et des Actions : Plâtriers de Paris, Moulins de Corbeil, Réassurances Générales, Navigation Havre-Paris-Lyon.

LIRE Petit Journal Financier Organe de L'UNION SYNDICALE des PORTEURS de TITRES SOCIÉTÉ ANONYME. CAPITAL UN Million Fr.

ENVOI FRANCO D'UN NUMÉRO SUR DEMANDE A M. L'ADMINISTRATEUR 85, rue St-Lazare, PARIS.